

antónio

lobo antunes

---

jusqu'à ce que les pierres  
deviennent plus douces  
que l'eau

ANTÓNIO LOBO ANTUNES

---

JUSQU'À CE QUE LES PIERRES  
DEVIENNENT PLUS DOUCES QUE L'EAU

Un jeune sous-lieutenant, après avoir servi en Angola pendant vingt-sept mois, rentre au pays où il ramène un tout jeune orphelin. Il va élever cet enfant noir, qui a survécu à la destruction de son village et au massacre des siens par l'armée portugaise, comme son propre fils. Plus de quarante ans plus tard, le vétéran et sa femme font le trajet depuis Lisbonne pour rejoindre la vieille maison de famille, dans un village reculé, quasi abandonné, quelque part au pied des montagnes. Dans trois jours, conformément à la tradition, on tuera le cochon. Comme chaque année, leur fille, leur fils adoptif, son épouse les rejoignent pour l'occasion. Or ce jour-là, l'animal ne sera pas le seul à se vider de son sang.

«L'écrivain portugais a renoncé à parler comme un livre, mais il n'est pas question pour lui d'écrire comme on parle. Il invente un parler qui ramasse en lui tout le savoir-faire de l'écriture et la fait oublier.»  
Hédi Kaddour, *Le Monde*

JUSQU'À CE QUE LES PIERRES  
DEVIENNENT PLUS DOUCES  
QUE L'EAU

*du même auteur*  
*chez Christian Bourgois éditeur*

LE RETOUR DES CARAVELLES

EXPLICATION DES OISEAUX

LA FARCE DES DAMNÉS

TRAITÉ DES PASSIONS DE L'ÂME

L'ORDRE NATUREL DES CHOSES

LA MORT DE CARLOS GARDEL

LE MANUEL DES INQUISITEURS

MÉMOIRE D'ÉLÉPHANT

CONNAISSANCE DE L'ENFER

LA SPLENDEUR DU PORTUGAL

EXHORTATION AUX CROCODILES

LIVRE DE CHRONIQUES

DORMIR ACCOMPAGNÉ

N'ENTRE PAS SI VITE DANS CETTE NUIT NOIRE

QUE FERAI-JE QUAND TOUT BRÛLE ?

LIVRE DE CHRONIQUES III

BONSOIR LES CHOSES D'ICI-BAS

LETTRES DE LA GUERRE

IL ME FAUT AIMER UNE PIERRE

LIVRE DE CHRONIQUES IV

*(suite en fin d'ouvrage)*

ANTÓNIO LOBO ANTUNES

JUSQU'À CE QUE  
LES PIERRES  
DEVIENNENT PLUS  
DOUCES QUE L'EAU

Traduit du portugais  
par Dominique NÉDELLEC

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :  
*Até que as pedras se tornem mais leves que a água*

Occitanie Livre & Lecture  
a accompagné le traducteur de cet ouvrage  
par une bourse de traduction  
(financement Région Occitanie, DRAC Occitanie).

© António Lobo Antunes, 2017  
© Christian Bourgois éditeur, 2019,  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-267-03122-5

*Zé Luís. Zé Jorge. Vivants pour toujours.  
Mes camarades.*





Ma mère était leur cousine germaine, je veux dire la cousine germaine du père, pas de son fils nègre qui n'a jamais été son fils même s'il le traitait comme son fils et que le nègre le traitait comme son père, le cousin de ma mère l'a ramené de la guerre en Angola, il avait cinq ou six ans, moi je n'étais pas encore née, je suis arrivée plus tard et je me rappelle que mon beau-père m'a répondu, quand je lui ai demandé pour quelle raison le cousin était revenu avec un enfant peut-être plus heureux là-bas dans la cambrousse où il l'avait trouvé, que pour ainsi dire tous les soldats rapportaient des souvenirs, un masque, une statuette en bois, une oreille dans un bocal de formol, un gamin, un moignon, des silences au milieu des conversations pendant lesquels ils parlaient très loin tout en restant là et au loin j'avais comme dans l'idée qu'on entendait presque des tirs et des cris, mon beau-père n'a pas été envoyé en Afrique à cause de son pied bot mais des voisins du village ici y sont allés eux et ils étaient bien différents de lui, fuyants, brutaux, quasiment tous bizarres à en croire leurs femmes que j'entendais

se plaindre, assis sur une pierre, au milieu du potager, à regarder je ne sais quoi ou à écouter les feuillages d'arbres dont j'ignorais le nom, une fois l'un d'entre eux au lieu d'éloigner son chien avec son soulier lui a tranché la tête d'un coup de sarcloir

— Fous-moi la paix

et il est resté là à côté du cadavre de la bestiole sans plus s'en soucier, à fumer, arrivé au bout de sa cigarette il m'a donné l'impression de fumer ses doigts pendant une éternité, sa nièce a posé de quoi déjeuner à côté de lui mais il n'a pas touché à la gamelle, c'étaient des gens de sa famille, la nuit, qui venaient travailler ses terres en cachette pendant que le type chez lui à s'imbiber ou dans une rage muette contre je ne sais quel ennemi, certains ont fini au fond du puits ou pendus à la poutre du poulailler à se balancer doucement, un pied chaussé, l'autre déchaussé et les volailles attaquant la godasse à grands coups de bec, depuis que ma mère est décédée c'est moi qui prends soin du caveau de son cousin dans le petit cimetière niché au pied de la colline qui annonce la montagne, avec tous ces pins qui chuchotent sur la pente et des oiseaux et des arbustes au soleil, si paisibles, si doux qu'on en arrive à envier les défunts, c'est là qu'ils sont l'un et l'autre, le père blanc et le fils nègre, en plus de deux ou trois parents plus anciens dont j'ignore qui ils pouvaient bien être

(j'espère qu'ils entendent les pins et les arbustes eux aussi ou au moins le vent la nuit qui ratisse et ratisse)

de ceux qui ne sont plus que des photos pas très nettes

(à quelle époque ont-ils vécu?)

dans des cadres cassés, suspendus à un clou, de guingois sur les murs, de vieilles créatures à qui plus personne ne prête attention

(si ça se trouve c'est eux que j'entends la nuit se plaignant de ne pouvoir devenir terre)

de la même manière que plus personne ne se rappelle ce qui s'est passé il y a dix ans au moment de la tue-cochon, quand le fils nègre a assassiné son père blanc avec le couteau encore couvert du sang de l'animal, pas un autre couteau, le même couteau et le même couteau il m'a semblé que pour lui un autre couteau très ancien, j'aurais juré que dans sa tête un autre couteau très ancien, le fils nègre criant à son père blanc

— Vous vous rappelez ce que vous avez fait vous vous rappelez ce que vous avez fait ?

essayant de lui ligoter les jambes avec la corde qui avait servi à ligoter le cochon jusqu'à ce que les hommes, dans un tourbillon de bourrades et de coups de pieds, le repoussent, le saisissent, l'allongent à terre, lui brisent les os, lui écrasent la nuque avec la hache, lui transpercent le cou, la poitrine, la bouche, le ventre, le laissent à côté de son père blanc sous le porc, presque vidé de son sang, qui aura gémi jusqu'à ce que la dernière goutte tombe dans le baquet, tous les trois alors se retrouvant seuls dans le cellier tandis que mars tout à coup faisait claquer la fenêtre ouverte.



# 1

Et cette nuit, comme tant de fois depuis quarante-trois ans, j'ai encore rêvé de l'Afrique, pas des attaques qui commençaient toujours avec la mitrailleuse que les soldats appelaient la petite couturière et qui se mettait à chanter au bord de la piste, c'est-à-dire les cent mètres de terre battue sur laquelle l'avionnette rebondissait, ni des embuscades ni des mines, juste de moi devant les barbelés en train de penser à Lisbonne, voyant le fleuve, les bateaux, les maisons

(des toits et des toits)

depuis la fenêtre du salon chez mes parents, les pigeons tournoyant autour de l'église, ma mère dans la cuisine

— Mon grand

pour que je vienne lui ouvrir le pot de compote

— Tu veux bien m'aider je n'y arrive pas

et le bac à laver le linge dans la véranda, la baignoire remplie de chemises laissées à tremper, une de ses robes, deux, sur l'étendoir, l'atelier de M. Abílio, des mouettes tout là-bas et c'est alors, en Angola rien

qu'un milan immobile dans les airs, et c'est alors que je me suis réveillé

— Où est-ce que je suis?

j'ai mis un moment à comprendre qu'ici et que la guerre est finie, la guerre est finie, ma femme tâtonnant sur la table de chevet jusqu'à ce que le réveil

— Si tard déjà?

surgisse dans sa main, pas la fille à qui pendant vingt-sept mois j'ai adressé des lettres énamourées mais celle avec qui je me suis marié et qui n'était pas tout à fait la même, avec des restes de maquillage implorant

— Ne me laisse pas

sur ses joues privées de la protection de ses lunettes, tristes, dans un rien de temps je vais retrouver du coton avec des traces de fard oublié sur le lavabo à côté du tube de dentifrice tout aplati

(je n'ai pas souvenir d'un tube de dentifrice à inaugurer, dont on transperce l'opercule avec une petite pointe, dans le verre avec les brosses à dents, la tienne, la mienne et une autre, à moitié chauve, qui a certainement dû être à toi vu que les miennes je les balance à la poubelle, j'adore appuyer sur la pédale chromée et voir ce truc s'ouvrir avec une énergie soudaine)

et en voie de momification, ma femme par ses sourcils relevés, pas par sa bouche, toujours à regarder l'heure

— Si tard déjà

tandis qu'un peloton pénétrait dans notre chambre de retour de brousse, sans me prêter la moindre attention, les hommes pas rasés, à bout de force, certains laissant traîner la crosse de leur arme même si moi, remettant les franges comme il faut

— Attention au tapis

puis disparaissant dans le baraquement de bois et de tôle de la chambre tandis que le sous-lieutenant conversait à voix basse avec le capitaine en désignant quelque chose par-delà les cases du village au-dessus duquel planaient des condors, cinq, six, et l'ordonnance affecté au mess, tué il y a peu dans une attaque, ma mère

(l'ordonnance Bichezas, Bichezas)

agitait des gamelles en alu toutes cabossées dans le réduit auquel on donnait le nom de cuisine, ma femme, plus intelligente derrière ses lunettes

— Tu vas te doucher en premier ou j'y vais?

et donc chaque cil une patte sans que pour autant ses yeux ne courent sur son visage, se fuyant l'un l'autre en ayant peur de moi, ils me fixaient avec une sorte d'appréhension

— Je déteste quand tu me dévisages comme ça peut-être dans son esprit d'une manière trop brutale parce que

— Excuse-moi

sa bouche un léger tremblement et quelle horreur ce léger tremblement de sa bouche, si au moins j'arrivais à avoir pitié, à te sourire, te prendre le menton je ne sais pas, t'embrasser sur le front par exemple mais j'en suis incapable, j'ignore pourquoi mais j'en suis incapable, le sous-lieutenant tout juste revenu de brousse allongé sur son lit fixant le plafond sans penser à Lisbonne, ni au fleuve, ni aux bateaux, ni aux maisons, ni aux toits, quand ils faisaient le tour de l'église, en bande, les pigeons changeaient de couleur, au loin noirs, en s'approchant blancs, lorsqu'ils marchaient au milieu des terrasses, les mains dans le

dos, c'était le levier de leur cou qui les faisait avancer, demain j'emmène mes enfants au village pour la tue-cochon, depuis tout gamin je me souviens d'hommes couverts des cris pleins de larmes de l'animal et couverts de sang, je me souviens de vouloir m'échapper et de mon père me forçant à rester en me retenant par les épaules, affligé pendant que je vomissais

— Je voulais un brave et je me retrouve avec un Fernandinho

Fernandinho vêtu en femme le soir quand les gitans installaient leur campement dans la pinède, rôdant autour de leurs roulottes, un jour on l'a retrouvé le crâne fracassé par une pierre et ça n'a été la faute de personne, le caporal de la gendarmerie l'a repoussé de la pointe de son soulier

— Ça arrive

sa mère et le curé derrière le cercueil, c'était en août et il pleuvait, je me souviens du petit parapluie de la mère et de l'autre, plus grand, avec lequel le sacristain protégeait l'abbé, c'est eux qui ont dû se charger de remettre la terre vu que M. Herculano dont le travail consistait à s'occuper des morts n'était pas venu, par chance il y avait toujours deux sépultures ouvertes en attente de clients de sorte que les gens s'observant du coin de l'œil

— Ce sera qui, le locataire, toi ?

ou s'inspectant le tréfonds, pas rassurés

— Ou bien moi ?

les défunts qui à l'aube viennent boire l'eau du puits, une fois alors que j'allais pisser dans le jardin je suis tombé sur un petit vieux la figure pleine de boue en train de me sourire, j'ai vérifié par le fenestron avant de me recoucher et personne, aujourd'hui



encore le premier cochon continue de hurler en moi,  
mon père comme ils entamaient la découpe

— Tu peux t'en aller mauviette

ma mère croyant me consoler en me faisant chauffer un bol de lait

— T'en fais pas va c'est la vie

combien de fois en Angola après les embuscades sa voix en moi

— C'est la vie

et c'était la vie en effet, c'était la vie, Espinheira avec ses tripes à l'air c'était la vie, la baraque où patientaient les cercueils vides c'était la vie, quatre ou cinq Fernandinhos à plat ventre dans le sentier c'était la vie, si seulement le capitaine m'avait fait chauffer un bol de lait lui aussi en répétant

— T'en fais pas va c'est la vie

sa paume presque dans mes cheveux avant de se raviser, de s'éloigner, Fernandinho ne m'a jamais adressé la parole, il m'observait de loin avec à la place des yeux deux langues qui me léchaient, et moi d'essuyer sa salive sur mes joues, examinant ma manche avant de la tendre à ma mère

— Vous me laverez ça

et mon père depuis la table de la salle à manger m'approuvant, sans bouger ni changer d'expression mais m'approuvant tout comme il a approuvé pour tous les cochons que j'ai tués en Angola et il s'est réjoui des cris, du sang, des tripes, avec sa casquette à carreaux au milieu des soldats, appuyé sur son sarcloir

— Mon fils

intéressé par les fusils, le bazooka, la radio tandis qu'on commençait à entendre au loin l'hélicoptère pour les évacuations qui s'approchait en rasant

les arbres pour échapper aux terroristes, ma femme, la serviette de bain nouée par-devant de manière à cacher ses seins dont elle avait honte depuis une demi-douzaine d'années, hésitant comme toujours entre deux robes devant l'armoire ouverte, sur ce point au moins tu n'as jamais changé

— Celle-là ou l'autre?

la valise, rapportée du débarras, sur le lit afin de la remplir des habits qu'on emporterait pour le week-end au village et la tue-cochon, la maison de mes parents, j'ai eu beau faire ajouter une chambre vu qu'on est nombreux, nous, mon fils et sa femme, ma fille qui ne s'est jamais mariée et qui est née deux ans après l'Angola, du même genre que ma grand-mère, taiseuse, sérieuse, il ne lui manquait plus que son tabouret pour le crochet et son aigreur, même l'arthrite commençait à la déformer tandis que les soldats assuraient la garde pour l'hélico dans les hautes herbes et je crois qu'aucune mine antipersonnel à présent, aucune explosion, aucun nuage de poussière, aucun

— Mon sous-lieutenant mon sous-lieutenant

d'un homme à terre, aucune jambe absente et douloureuse, pour d'autres des œilletons de souliers incrustés dans la chair, le docteur se débrouillera bien pour les extraire

— La ferme mauviette

quand on sera de retour, l'infirmier qui avait du mal avec les garrots, qui avait du mal avec les compresses

— Calme-toi calme-toi

et moi muet

— Calme-toi

moi muet, ma femme a plaqué une de ses robes contre son corps

— Comment tu la trouves celle-ci?

après avoir relevé le store le soleil dans la chambre avec la moitié de la commode illuminée par une photo de nous et une petite rose en train de faner dans un soliflore, un pétale pâle qui s'était détaché tremblait sur le napperon, la quantité de choses que je pourrais raconter sur les roses si l'envie m'en prenait, un jour peut-être qui sait, une de mes chaussures de chant, l'autre à plat, bien plus vide que celle de chant, est-ce que par hasard j'aurais le pied droit plus grand que le gauche, y a-t-il une seule personne qui ne soit pas asymétrique, d'en haut comme ça à première vue on n'a pas l'impression, moi à ma femme, sans faire attention à sa robe

— Elle est parfaite

penser à des roses comme ça fait du bien, les roses, les manèges, les sucettes avec leur petit bâtonnet, je devrais en acheter en prétextant, par exemple, que j'essaie d'arrêter de fumer, une excuse que tout le monde est prêt à accepter à la condition, bien sûr, qu'on ne retrouve pas le bâtonnet dans le cendrier, qu'on le jette dans la poubelle de la cuisine

— Tu empestes jusque dans la chambre  
ma femme, blessée

— Tu ne lèves même pas le nez et tu me jures qu'elle est parfaite tu ne t'intéresses plus à moi depuis des siècles

les pales de l'hélicoptère nous ébouriffant tous, le pilote faisant signe

— Vite vite

vu que l'ennemi dans les parages, les hautes herbes couchées vers le lointain en vibrant, un blessé, deux blessés, trois, non, deux blessés seulement, des

bouches qui s'agitent sans un son, si seulement la bouche de ma femme s'agitait sans un son quand elle part dans ses histoires qui s'étirent en longueur jusqu'au moment où elle s'interrompt pour une question soupçonneuse

— Qu'est-ce que j'étais en train de dire?

et si j'étais l'homme que mon père aurait voulu que je sois je répondrais

— Rien d'intéressant

tandis que l'hélico, en s'élevant, s'inclinait au-dessus de la cime des arbres, les frôlait presque, avant de prendre la direction du campement à dix ou quinze kilomètres de là emportant au loin celui que je suis maintenant au milieu des blessés, le premier répétant

— Quand mon grand-père saura ça il se tuera quand mon grand-père saura ça il se tuera

et le deuxième des prières ininterrompues

— Je vous salue Marie pleine de grâce le Seigneur est avec Vous

ses dents blanches sur ses lèvres blanches, l'infirmier leur mouillant la bouche et l'eau leur dégoulinant sur le cou, s'arrêtant sur un tendon, disparaissant sous l'aisselle, l'infirmier

— Tiens bon

trop occupé pour pleurer, tous s'agitant derrière le pilote en combinaison bleue flanqué du mécanicien, tous glissant au-dehors et au-dedans d'eux-mêmes en se demandant où est passé l'air pour que je respire, où est passée ma voix je ne l'entends plus, qui parle dans ma gorge, qui se plaint d'avoir froid, ma femme, la valise bouclée

— Tu veux partir sans tarder ou j'ai le temps de faire un saut chez le coiffeur pour cacher mes racines?